Brb. 8663

BIBLIOTHEQUE DES „ TEMPS NOUVEAUX "

LE MARIAGE LIBRE

PAR

JACQUES MESNIL

DON de
HENRI DOUMEN
(1972)

N° 24 — Prix : 25 cent.

ADMINISTRATION
51, rue des Éperonniers.
BRUXELLES

BIBLIOTHÈQUE MARXISTE DE PARIS

LE MARIAGE LIBRE

PAR

Jacques **MESNIL**

BIBLIOTHEQUE DES „ TEMPS NOUVEAUX "

LE MARIAGE LIBRE

PAR

JACQUES MESNIL

N° 24 — Prix : 25 cent.

ADMINISTRATION
51, rue des Eperonniers.
BRUXELLES

J. Meert. — Imprimerie de la Bibliothèque des Temps Nouveaux
51, rue des Eperonniers. Bruxelles.

AVANT-PROPOS

Le problème du mariage est un problème éminemment complexe, tant à cause de la multiplicité de ses éléments qu'en raison du grand nombre de questions qu'il soulève. On ne peut songer à le délinéer tout entier, fût ce à larges traits, dans les limites d'une brève brochure : il faut se contenter d'en considérer l'un des aspects capitaux et laisser au lecteur le soin de vérifier par d'autres voies la solution trouvée : en vérité ces différents aspects n'ont point d'existence séparée, ils se rattachent intimement les uns aux autres, et quel que soit celui qu'on étudie l'on aboutira nécessairement à un résultat unique. — J'ai parlé du mariage principalement au point de vue de

l'amour des époux. Même en définissant ainsi mon sujet, j'ai dû, pour éviter de trop longs développements, supposer connues des données ignorées encore de beaucoup de gens et résolus des problèmes dont la solution nécessite, outre la connaissance de certains faits, une liberté de raisonnement assez rare aujourd'hui. Cette brochure n'est faite ni pour les hommes de sentiment grossier, ni pour les êtres imbus de préjugés bourgeois. J'ai supposé mes lecteurs assez indépendants d'esprit pour penser par eux-mêmes. Sans doute c'est restreindre singulièrement mon public. Mais qu'importe ! A quoi bon s'adresser à ceux qui ont des oreilles pour ne point entendre ?

LE MARIAGE LIBRE

I

L'on distingue aisément dans l'ensemble des idées et des tendances connues aujourd'hui sous le nom d'anarchistes un côté négatif, critique ou destructif et un côté positif ou constructif. C'est le côté négatif qui a frappé le plus vivement le public, dont la portion la plus grossière voit même en tout anarchiste un dynamitard. Jusqu'ici il s'est en vérité plus complètement développé et il a trouvé une expression plus précise que le côté positif. Les idées critiques des anarchistes ont au point de vue philosophique et religieux beaucoup d'analogies avec les idées des libéraux sincères et logiques : aussi n'est il point étonnant

qu'elles aient été énoncées avec le plus de netteté dans un livre publié dès 1844, « l'Unique et sa Propriété » par Stirner, qui pour — suivit jusqu'en ses derniers avatars l'idée d'un Dieu objectif, que ce Dieu se nommât l'Etat, la Société ou même l'Homme, et aboutit à un nihilisme absolu, où l'individu, resté seul maître de lui-même, reconnaît son instabilité et le néant de sa création sans cesse détruite. Ce négateur impitoyable attaquait même des tendances correspondantes à celles des anarchistes actuels et raillait cet amour de l'humanité, si fréquemment invoqué aujourd'hui, qui réclame le sacrifice de l'individu. Ces vagues idées d'amour universalisé, porté sur un être abstrait, qui agaçaient le dur logicien, se retrouvent encore à présent dans les écrits libertaires. On nous parle de l'amour de l'humanité, de la fraternité universelle, on veut faire le bonheur de tous, réaliser le développement intégral de toutes les individualités humaines. Derrière ces formules dont la plupart contiennent, si on les analyse strictement, d'irréalisables postulats, on perçoit les désirs et les aspirations d'âmes plutôt naïves, arrivant aux vérités plus par intuition que par raisonnement, engagées dans une juste voie, car leurs tendances sont celles qui correspondent le mieux à l'ensemble des revendications de l'homme moderne, mais expliquant souvent

mal ce qu'elles sentent bien et cherchant à donner à une conduite suffisamment justifiée par elle-même des motifs intellectuels qui lui sont étrangers. Les anarchistes n'ont guère encore dépassé la période de l'action instinctive : on rencontre parmi eux des opinions très diverses et leurs idées sont généralement peu cohérentes : les plus précises sont celles qui se rapportent aux questions économiques : à ce point de vue l'anarchisme est une branche du socialisme. Si les anarchistes ne donnent pas à la question économique une importance aussi exclusive que le font les socialistes collectivistes, ils la mettent pourtant au premier rang de leurs préoccupations, et il semble même que dans la pensée de la plupart d'entre eux l'application du communisme anarchique doive suffire à résoudre toute la question sociale et à ouvrir pour l'humanité une ère de paix et de bonheur. Le caractère impérieux des crises économiques leur fait oublier que la question sociale est multiple et que l'on ne peut s'attacher à résoudre un seul des problèmes qu'elle indiques à l'exclusion de tous les autres.

On s'illusionnerait singulièrement si l'on se figurait qu'une société où chacun pourrait manger à sa faim et aurait toute liberté d'action, serait nécessairement une société enviable, bienheureuse, exempte de crises. L'existence

d'une société communiste anarchiste n'est pas possible sans une éducation supérieure des caractères, sans un accroissement de la conscience individuelle. La plupart des hommes que nous voyons autour de nous sont incapables de se diriger, ils ne sont pas portés naturellement vers une activité spéciale, ils n'aspirent pas à créer : ils demandent qu'on leur fournisse une occupation, qu'on leur impose une besogne, qu'on les distraye, qu'on les soutienne, que l'on pense pour eux : ils sont bons à être esclaves, mais seraient totalement incapables de vivre dans une société d'hommes libres. Ce n'est que par un long exercice qu'on parvient à trouver en soi-même de la force, lorsqu'on s'est accoutumé à suivre les impulsions venues de l'extérieur, ou à garder spontanément son équilibre, alors qu'on n'a jamais marché sans l'aide d'autrui. Combien de temps faudra-t-il à l'homme habitué à obéir aux lois, à faire son devoir, à se soumettre aux prescriptions de la morale, à demander une aide à la religion, pour devenir un être autonome, capable de se rendre compte de la valeur relative de ses sentiments et de ses pensées et de prendre une détermination sans l'aide de normes et de préceptes traduits en formules précises ? Il serait vain de supposer que le bien être matériel et la liberté lui donneront comme par un coup de baguette

magique, ce qu'il est si loin d'avoir. Non ! il faut que dès aujourd'hui il lutte pour se conquérir lui même, pour vaincre son âme d'esclave, pour triompher de ses préjugés, de ses habitudes serviles, de ses faiblesses, de tout ce qui l'empêche de s'appartenir, d'être son propre maître.

L'expression la plus directe, la plus forte, la plus vraie de cette possession de soi même réside dans l'amour. Le véritable amour n'est possible qu'entre des êtres puissants et libres. Une société où l'union de l'homme et de la femme serait basée sur une attraction réciproque profonde et constituerait l'harmonisation de leurs personnalités se complétant l'une l'autre, une société où les enfants seraient réellement le fruit de l'amour des parents, serait nécessairement une société libre, composée d'individus capables de se régir eux mêmes et de former des associations d'un caractère sincère et stable. C'est une société semblable que consciemment ou inconsciemment désirent les anarchistes.

L'on peut résumer l'ensemble des aspirations novatrices de l'homme en deux vœux principaux, correspondant aux besoins primordiaux de notre nature : que chacune puisse se procurer sans se vendre les moyens matériels de subsister; ensuite que toute entrave à la liberté de l'amour, de quelque ordre qu'elle

soit, soit supprimée, et que les hommes réalisent des unions qui soient l'expression la plus vraie de leur nature intime.

La question de l'amour (qui sert en somme de base aux questions morale et religieuse) posée ainsi est une question tout aussi précise et concrète que la question économique et, comme elle, intéresse tout le monde.

II

Le problème économique a préoccupé en ce siècle un très grand nombre d'esprits et a été l'objet des discussions les plus approfondies : aussi les données en sont-elles nettement posées, et les solutions qu'on y propose ont-elles une clarté suffisante pour qu'on en puisse entrevoir la mise en pratique. Le problème de l'amour au contraire a été en général ou complètement négligé ou traité imparfaitement ; il est bien plus complexe et comporte des éléments de sentiment qui le mettent hors de la portée de nos économistes et de nos sociologues, il semble qu'il soit difficile à nos contemporains d'en parler à la fois sans timidité et sans grossièreté.

Considéré sous son aspect social et en rapport avec le mouvement actuel de rénovation, ce problème se concentre autour de la question du mariage. Quelle est la situation présente du mariage, en quoi constitue-t-elle une souffrance pour l'individu, une cause de faiblesse pour la société, en quel sens peut-elle être modifiée, voilà ce qu'il importe à chacun de se demander.

Deux conceptions du mariage prédominent aujourd'hui et sont en quelque sorte imposées à l'individu : la conception de l'Eglise et celle de l'Etat. Pour l'Eglise, le mariage a un caractère divin, et par suite indissoluble : c'est Dieu qui unit les époux, c'est sa volonté qui se manifeste en eux et les lie l'un à l'autre : selon l'église chrétienne primitive, alors que la lettre n'avait pas tué l'esprit, le mariage n'avait besoin d'être consacré par aucune cérémonie ; il suffisait qu'un homme et une femme se fussent donné leur parole pour qu'ils fussent mariés et il n'était point nécessaire que Dieu usât pour les unir de l'intermédiaire d'un ministre. Le concile de Trente reconnaît encore que de tels mariages sont de vrais mariages valables, et s'il les condamne, c'est afin d'éviter certains scandales, de régulariser le fonctionnement de l'institution et de maintenir son autorité contre celle des seigneurs temporels ; donc pour des raisons d'état. Par de telles

prescriptions l'Eglise reniait son essence première, mais ce reniement fut une condition de son maintien : au 16e siècle la foi s'était perdue, il fallait donner à Dieu une sanction terrestre.

Tel qu'il nous apparaît aujourd'hui avec tout son appareil de cérémonies, son caractère de sensualité grossière, sa vénalité, son manque de sincérité, le mariage religieux nous semble une bien misérable chose et nous devons nous reporter en imagination à d'autres époques, faire abstraction de tout le clinquant, de toute la feinte solennité qui l'enveloppe pour nous représenter quelle fut la beauté et la grandeur du mariage chrétien : la proclamation de l'indépendance vis-à-vis de toute autorité humaine des deux êtres désireux de s'unir constituait un immense progrès. En ce sens le mariage chrétien était un mariage libre. La sanction divine lui fut fatale, parce que Dieu fut conçu comme un être objectif, une volonté extérieure à l'homme, dont les lois n'étaient pas saisissables par une intuition directe, n'étaient pas révélées à chacun : de là la nécessité d'interpréter ces lois, de là leur immuabilité, de là l'immobilisme de Dieu qui finit par constituer un sérieux obstacle au développement de l'homme, son créateur. Le mariage que l'homme contracte dans des circonstances déterminées, sous l'impulsion de sentiments qui peuvent être éphémères, par suite d'impressions suscepti-

bles de profonds changements, devenait un acte divin, surnaturel, la manifestation d'une puissance supérieure, dégagée des limites du temps et de l'espace. Telle fut la folie de la conception chrétienne du mariage et la cause de sa décadence.

Si erronées qu'on juge les idées de l'Eglise on doit reconnaître qu'elle est suffisamment qualifiée pour s'occuper du mariage en connaissance de cause et qu'elle en considère le fond même. L'Etat bourgeois moderne ignore ce qui constitue essentiellement le mariage : le mariage est pour lui un moyen de conserver et de transmettre la propriété privée, un instrument destiné à maintenir un ordre de choses basé sur cette forme de propriété. L'union des époux importe peu à l'Etat : il n'a en vue que les droits de l'homme qui possède, les droits de l'enfant à venir qui doit recueillir les biens amassés par les parents et devenir un « soutien de la société ». La femme est sacrifiée complètement : elle n'est que l'intermédiaire nécessaire à la perpétuation de la race : elle demeure toujours sous la dépendance de son mari sans le consentement duquel elle ne peut rien faire, elle est sous sa protection, elle lui doit obéissance (1), elle est obligée de « le suivre

(1) Le code dit également : « Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance ». Il ne faut pas comprendre cette phrase dans le sens d'un énoncé de devoirs moraux ! L'Infidelité, du moins celle de la femme, est sévèrement punie. Avec les mots secours et assistance, il faut sous entendre l'adjectif « pécuniaires ».

partout où il trouve à propos de résider ». L'adultère de la femme est un crime ; l'adultère du mari n'est punissable que s'il a « entretenu une concubine dans la maison conjugale », c'est à dire si le scandale est trop flagrant pour qu'il soit possible de l'empêcher d'éclater. Quoi d'étonnant à cela ? La femme adultère peut mettre au monde des enfants qui prendront abusivement la place d'héritiers légitimes, des enfants qui ne seront pas le fruit d'une sage union d'intérêts, des enfants de l'amour, horreur ! tandis que l'adultère du mari est une peccadille sans conséquences. Le législateur a cherché à entourer le mariage de toutes les garanties désirables pour qu'il réalise le plus possible l'union de deux intérêts et tende à la constitution d'une unité sociale conservatrice stable : les enfants ne peuvent se marier sans le consentement des parents à l'âge où ils sont le plus enclins à obéir aux impulsions de leur cœur : on compte sur la « sagesse » et « l'expérience » des parents, voire même des grands parents pour les empêcher de faire cet acte antisocial : contracter un mariage d'amour. Quand ils ont dépassé l'âge de 25 ans (21 ans pour les femmes) ils doivent encore *demander* le consentement des parents, bien qu'ils puissent s'en passer, moyennant quelques formalités désobligeantes, bizarrement dénommées « sommations *respectueuses* ». Dans le mariage, le

mari, le père de famille est tout puissant : non seulement sa femme mais aussi ses enfants jusqu'à leur majorité sont complètement soumis à son autorité, à tel point qu'il peut faire mettre ceux-ci en prison sans formalités judiciaires, sans qu'il ait même à énoncer les motifs d'une telle mesure. Enfin la dissolution du mariage a été rendue si difficile et si pénible qu'il faut vraiment être doué d'une endurance et d'un courage exceptionnel pour la réclamer : les tribunaux n'accordent guère le divorce que dans le cas d'adultère de la femme ou de sévices graves de la part de l'un des époux ; quant au divorce par consentement mutuel il est agrémenté de cérémonies grotesques et vexatoires qui le rendent long et fastidieux à faire perdre patience aux plus obstinés.

On conçoit que le législateur qui a si bien fortifié le mariage contre l'intrusion de tout élément contraire à la conservation et à l'accroissement de la propriété privée ait voulu réprimer sévèrement toute infraction aux lois d'une institution indispensable à « l'ordre » public : après avoir de son mieux défendu le mariage de l'intromission de cet élément antisocial, l'amour, il devait nécessairement employer des mesures énergiques pour empêcher le retour offensif de cet élément qui se traduit souvent par l'adultère de la femme. Si

les mœurs ont adouci en ce sens la loi et ont fait échapper la femme adultère à un « juste » châtiment, il ne faut pas en accuser le législateur bourgeois qui se montre si logiquement féroce dès qu'il s'agit de punir les crimes portant atteinte à la propriété. (1)

En somme ce que le code appelle *le mariage* est une forme spéciale d'accouplement patenté dont les produits ont d'autres droits que ceux qui résultent d'accouplements non surveillés, un contrat à vie entre deux particuliers avec garantie du gouvernement : mais cela n'a que de lointains rapports avec la notion qui correspond naturellement au mot de mariage dans l'esprit d'un homme sain. L'Etat bourgeois a intérêt à maintenir une certaine confusion à cet égard : il met ainsi sous le couvert d'une idée familière à chacun une institution destinée à lui servir d'appui. Je n'ai pas besoin d'insister sur les nombreux avantages qu'il retire de cette institution tant au point de vue de l'ordre et de la paix publics qu'à celui de l'éducation des citoyens. C'est en quelque sorte la plus décorative de ses institutions : généralement l'Etat ne se fait connaître aux individus qu'en les surchargeant d'impôts ou en les contraignant à fournir le service militaire ; ici

(1) Du reste si le législateur ne punit pas la femme adultère, il permet au mari trompé de se faire justice à lui même. En excusant le mari qui tue sa femme surprise en flagrant délit d'adultère il le pousse au crime. On voit quelle est l'hypocrisie d'une semblable législation.

au contraire il unit, il bénit, il semble promettre le bonheur sous sa protection, il cherche à guider ses citoyens dans la voie de leur intérêt, il veut les grouper en un tout harmonieux..— Mais tous les enjolivements possibles ne changent pas la nature de la chose, et le mariage du code n'est pas le véritable mariage, ce n'en est que l'apparence, le fantôme.

Ici comme partout se révèle le caractère négatif, l'absence de contenu du soi-disant libéralisme bourgeois : l'« ordre social » bourgeois tout entier n'est qu'une forme vide : comment n'en serait-il pas de même du mariage bourgeois ? Un article du code dit que le mariage qui est conclu *sans le consentemenl libre* de l'un des époux peut être attaqué. Il faut entendre le mot *libre* dans le sens où l'entendent les libéraux : pour eux l'on est libre dès que l'on ne subit pas de contrainte extérieure : être libre de faire une chose ce n'est pas avoir le pouvoir de la faire, c'est ne point en être empêché par la force. La jeune fille, qui ignore à quoi elle s'engage en se mariant, a consenti *librement* selon la loi, la jeune fille à qui une éducation stupide cache toute la réalité de la vie et qui subit sans cesse les suggestions de ses parents est *libre* de consentir ou de ne pas consentir à un mariage aux yeux du législateur. Nous savions déjà que

l'ouvrier affamé qui ne trouve nulle part un salaire suffisant est *libre* de refuser le salaire dérisoire que lui offrent les patrons. Ce sont des *libertés* de même nature.

On est libre de se marier à sa guise : seulement il faut demander le consentement des parents, il faut remplir les formalités requises, il faut se marier devant l'officier de l'état civil. On est libre, oui ! dans les limites ou l'on se soumet à toutes les prescriptions de l'Etat bourgeois. Vous êtes libre, mais si vous ne remplissez pas toutes les formalités légales, l'Etat vous considère comme non mariés (lui dont l'incompétence en cette matière est notoire) et vos enfants n'ont pas les droits des enfants dits légitimes. La façon dont l'Eglise concevait la liberté du mariage était, il faut l'avouer, infiniment plus large et plus positive. Le libéralisme est essentiellement destructif : chaque fois qu'il a voulu construire il a révélé sa faiblesse, il a substitué la lettre à l'esprit; là où il eût fallu créer un organisme vivant il n'a su élever qu'un vaste casier dont tous les tiroirs sont soigneusement étiquetés mais ne contiennent que des paperasses moisies.

III

La possibilité de contracter mariage dépend aujourd'hui de certaines conditions économiques, et d'autre part le choix du conjoint est en général déterminé également par des motifs économiques.

Il est à peine besoin de développer le premier point : le mariage impliquant à présent établissement, fondation de famille, ne se conçoit point sans la possession de biens matériels ou de moyens propres à fournir l'argent suffisant à la subsistance de la famille, qui tend naturellement à s'agrandir. Effectivement la statistique constate que le nombre des mariages varie en raison inverse du prix des aliments les plus nécessaires au maintien de la vie. Nous avons donc affaire à des conditions d'ordre tout à fait général que l'individu subit et auxquelles il obéit presque inconsciemment.

Je veux m'occuper ici plus spécialement des cas où la volonté de l'individu n'est pas étroitement limitée par les nécessités économiques, des cas où la possibilité de choisir existe : en somme ce sont ceux là qui caractérisent le mariage actuel. Je parlerai donc surtout du mariage tel qu'il existe chez les bourgeois. La vie du paysan et de l'ouvrier est rapetissée par

la pression constante des besoins matériels. Si chez l'un comme chez l'autre les sentiments restent souvent grossiers et rudimentaires, il faut en chercher la cause avant tout dans leur misérable situation économique. Je ne veux point dire du reste que l'homme du peuple ne soit pas capable de sentiments profonds ou délicats : mais pour les bien comprendre et les bien analyser il faudrait avoir vécu longtemps au milieu du peuple, être né dans son sein. Pour qui a passé son enfance et sa jeunesse dans le monde des bourgeois, le peuple demeure toujours par certains côtés mystérieux et incompréhensible. Il y aura donc dans la présente étude une lacune inévitable que de mieux instruits que moi rempliront.

Ce qui fait naître en l'homme d'aujourd'hui la pensée du mariage, ce n'est ordinairement ni l'éveil des sens, ni le désir de s'unir pour la vie à un être qu'il aime, ni même le besoin de procréer sa race, mais bien le besoin de s'établir, de mettre un terme aux hasards de la vie de célibataire, de se constituer une existence plus régulière, plus calme, plus favorable au développement des affaires, de se procurer l'argent nécessaire à réaliser d'ambitieux projets ou à augmenter son bien être, Les plus cyniques avouent qu'ils n'en veulent qu'à la dot et comparent avec un parfait sang froid les avantages des différents partis qui leur sont

offerts; tout au plus leur vanité altère-t-elle légèrement les calculs de leur intérêt. De plus naïfs, de plus inconscients ou de plus raffinés s'emballent ou feignent de s'emballer. Au fond c'est également l'intérêt qui les dirige, mais les uns ne se l'avouent pas et préfèrent s'illusionner, les autres jugent qu'il est plus convenable et plus habile d'avoir l'air d'être pris par le sentiment. Consciemment ou inconsciemment une foule de gens jouent la comédie de l'amour : il est curieux d'observer avec quel mélange de fourberie et de naïveté ! Les parents favorisent singulièrement les tendances « pratiques » des jeunes gens. Leur « expérience de la vie », dont ils parlent avec une si insupportable prétention, consiste à ne plus prendre en considération que le bien être matériel et dérive d'une défaillance des sentiments, de l'aridité de l'âme, de la diminution de la vitalité. Ils ont consumé leur existence dans les calculs, les ruses et les filouteries du négoce, ou ils ont peiné pour paraître plus riches qu'ils ne sont en réalité et pour fournir à leurs enfants les moyens de briller : briller telle est en effet l'aspiration suprême du bourgeois : s'il désire que ses fils soient juges, avocats, médecins, c'est uniquement parce que ces titres sont honorés et confèrent dans l'opinion commune un certain lustre indépendant du mérite de ceux qui les portent ; s'il

donne en mariage ses filles embellies de grosses dots à des nobles endettés, c'est parce qu'un nom suffit à éblouir ses semblables. Pauvre, il a une insatiable avidité d'acquérir; riche, il veut étaler aux yeux de tous un luxe tapageur et coûteux. Ces deux qualités se retrouvent chez ses fils quand ils ont sagement tiré profit des leçons de leurs maîtres : ils poussent le soin de leur intérêt jusqu'à la férocité et sont d'autre part affligés d'une vanité, d'un besoin de paraître incompressibles. Le conflit de ces deux éléments forme le fond de toute tragédie bourgeoise. Le mariage bourgeois présente aussi ce double caractère : c'est un moyen dont usent ceux qui veulent parvenir et ceux qui veulent briller. « La vie n'est pas un roman », « on ne vit pas de poësie et d'eau claire » prèchent aux jeunes fous qui parlent de mariage d'amour les gens raisonnables, les gens posés, les gens mûrs. Traduisez : l'argent est Dieu, il n'est d'autres satisfactions que celles qu'on achète.

Sous un tel régime, la femme surtout est sacrifiée. Les jeunes hommes trouvent sans peine à leurs désirs et à leurs passions un dérivatif tant dans une existence active que dans les plaisirs charnels que la société leur procure à bon marché. La femme est avant tout un être de sentiment, l'amour est l'essence de sa vie, elle veut aimer un homme déterminé

et se dévouer à lui, elle ne rêve pas le mariage sans l'amour. Le mariage moderne la transforme rapidement et en fait bientôt une femme « pratique ». Mais tant qu'elle est jeune fille, elle garde ce que l'on nomme ironiquement une certaine tendance romanesque. Conservée soigneusement dans l'ignorance des choses qu'il lui importerait le plus de connaître, elle rêve, loin de toute réalité, sans rien savoir de la vie intime de celui qui deviendra son mari. L'on a soin d'élever les deux sexes séparément, spécialement depuis l'âge de la puberté, on leur donne une éducation tout à fait différente; on ne les met en présence que dans des circonstances où ils ne peuvent se manifester librement l'un à l'autre. De là dérive l'impossibilité presque absolue pour l'homme et la femme d'aujourd'hui de réaliser une union vraiment complète et harmonique. Même les jeunes gens et les jeunes filles qui ont assez de droiture dans l'âme, assez de force dans le caractère, un sens assez clair de la réalité pour garder en dépit de l'éducation bourgeoise une nature spontanée et des sentiments purs, sont susceptibles de se tromper dans leur choix, de s'éprendre d'un être qui ne correspond en rien à leurs aspirations profondes, ou s'ils s'unissent vraiment à l'un de leurs semblables, ils ne se comprennent pas immédiatement, et ce n'est qu'après une période souvent longue

d'incertitudes et de souffrances qu'une entente complète s'établit entre eux.

Pour se rendre un compte exact des causes de ce mal universel, il faut suivre le jeune homme et la jeune fille dans leurs existences séparées, observer dans quelle atmosphère se passe leur première jeunesse, dans quelles circonstances leurs sens s'éveillent, considérer comment ils sont instruits des choses des sens et comment on leur parle de l'amour.

Les parents ne se préoccupent guère aujourd'hui de l'éducation morale de leurs enfants, ils se débarrassent d'eux en les envoyant à l'école généralement le plus tôt possible. Dès que les enfants apprennent convenablement, ne sont point mal notés du maître et ne sont pas fréquemment punis, les parents sont satisfaits et le reste les inquiète peu. En fait de notions morales, il leur suffit qu'on enseigne le respect de la propriété et des institutions établies et l'obéissance à la loi.

C'est à l'école que le jeune garçon reçoit — non de ses professeurs mais de ses compagnons — les premières notions concernant les rapports sexuels, on s'imagine de quelle façon brutale, grossière et erronée. Il entrevoit donc d'abord l'union de l'homme et de la femme comme un acte brutal, pas bien différent de l'accouplement des chiens, et accompagné de fortes jouissances charnelles. Nous oublions difficile-

ment les images qui nous ont vivement impressionnés dans l'enfance · bien des adultes ont au fond la même conception. Criticable au point de vue de l'éducation intellectuelle, l'école a sur l'éducation des sentiments une influence incontestablement néfaste. Le fait de réunir un grand nombre d'enfants constitue déjà un inconvénient. C'est chose avérée que des hommes assemblés ont une valeur morale inférieure à celle qu'ils ont pris séparément, soit que l'idée de responsabilité personnelle diminue, soit que le coude à coude fasse ressortir le fond commun de bestialité que chacun de nous cherche à comprimer à sa façon dans la vie journalière. L'école actuelle implique la promiscuité d'éléments disparates, tirés des milieux les plus différents, réunis sans égard à leurs caractères spécifiques : il s'y rencontre nécessairement soit des êtres naturellement vicieux, soit des enfants issus de parents grossiers, ou abandonnés aux mains des domestiques, ou grandis dans un monde vivant de corruption. Ceux-là contaminent les autres. Et rien ne vient contrebalancer cette action délétère : les professeurs sont appelés à bourrer de notions scientifiques le cerveau de leurs élèves, mais non à surveiller le développement de leur âme, la formation de leur caractère : ils ignorent la psychologie de l'enfant et n'ont cure de sa vie sentimentale.

Eussent-ils même la volonté et les capacités de diriger moralement l'enfant, qu'ils seraient réduits à l'impuissance n'ayant ni qualité, ni autorité pour le faire. L'école qui est intellectuellement le triomphe de la médiocrité, est moralement le triomphe de la crapule.

Commencée à l'école, l'éducation de l'enfant s'achève dans la rue : partout dans les villes modernes la prostitution étale ses réclames sous l'œil bienveillant de la police. Les murs sont couverts d'affiches qui raccrochent le passant ; de l'opéra au café concert, toutes les grandes maisons de débauche annoncent bruyamment les attractions qu'elles offrent au public et accompagnent volontiers leurs boniments d'images suggestives : aux fenêtres des magasins sourient actrices et divettes de tout rang, savamment costumées en vue d'exciter l'imagination, de provoquer les désirs sensuels. Enfin une foule de petits journaux se chargent de démocratiser la pornographie et fournissent au plus bas prix des histoires graveleuses illustrées de dessins malpropres.

Ainsi l'enfant arrive à la puberté l'âme déflorée, souvent irrémédiablement salie. L'éveil de ses sens le réjouit, pour ce qu'il lui promet de plaisir charnel. Jamais il n'a vu associer intimement l'idée de volupté sexuelle à l'idée d'amour et cette volupté il la souhaite en elle-même et pour elle-même. Timide,

encore trop jeune — car la puberté dans les villes est précoce — pour que la femme lui soit facilement accessible, il est naturellement porté à abuser de lui-même, et l'énorme diffusion de ce vice parmi les enfants des écoles s'explique aisément par les causes sociales que je viens d'exposer. L'on conçoit combien ces pratiques sont nuisibles à la santé, combien surtout elles démoralisent l'individu, affaiblissent le caractère, diminuent la virilité.

En dépit de son cynisme extérieur, le jeune homme de 15-16 ans garde un grand fond de naïveté : la représentation qu'il se fait de la vie est formée d'un mélange de fictions et de réalités et la synthèse est un pur produit de son imagination. Instinctivement il idéalise le plaisir. Puis, en même temps que s'est éveillée sa sensualité, une source nouvelle d'émotions, de joies et de douleurs a surgi dans son âme : son cœur a battu plus fort et l'horizon de sa vie s'est élargi soudain. Il espère, il attend une chose inconnue et pourtant pressentie. Il vibre à des sensations jusque là indifférentes, il s'enthousiasme pour des idées, il a besoin d'action, sa vie devient plus intense et se multiplie. Moment unique, où le jeune homme est beau tant il renferme de mystères, tant il est plein de promesses, tant il a de forces naissantes en lui. Alors il semble que les plus stériles soient sur le point de fleurir et un souffle de

poèsie respire des âmes les plus inertes. Un besoin infini d'amour anime l'être : ou ouvre les bras pour tout étreindre, l'on est prêt à se passionner pour tout ce qui passe, pour une femme comme pour une idée. Le jeune homme s'inamour de la première venue, d'une voisine, d'une parente, d'une jeune fille entrevue qu'il revêt des formes de son idéal et dont il rêve toujours sans chercher même à l'approcher. Cynique et grossier auprès de ses camarades, il est timide et embarrassé vis à vis de la jeune fille : il n'a jamais entendu parler de la femme que comme d'un instrument de plaisir et il ne connaît rien de la jeune fille : c'est elle plus assurée, grâce à son intuition, qui doit le guider. Parfois à cet âge naissent et meurent dans le silence de merveilleuses idylles : entre les deux êtres qui s'aiment nul aveu n'est échangé, les regards osent à peine exprimer ce que les lèvres ne sauraient dire, les âmes craignent de s'avouer leurs désirs, tant elles ont d'ingénuité et de pudeur intime ; ils n'ont rien dit et pourtant ils se sont reconnus. Laissez leur la liberté, permettez leur d'être ensemble à leur gré ! qu'ils apprennent à se connaître, et leur amour, s'il a des fondements profonds se développera et servira de base à une union sincère, durable. Mais non : vous surveillez de près vos enfants, vous ne perdez pas de vue vos filles de peur qu'il ne leur

advienne malheur, qu'on ne parle mal d'elles, qu'on ne les soupçonne d'avoir perdu cette virginité corporelle qui est un capital de bon rapport — car les vierges seules sont haut cotées sur le marché matrimonial : vous préférez que vos fils « s'amusent » en attendant qu'ils aient une « position sociale » qui leur permette de se *bien* marier. Ainsi les parents cherchent à tuer dans le germe l'amour chez leurs enfants, et sous prétexte de faire leur bonheur leur enlèvent les plus belles occasions de se créer une vie abondante et large. Et le plus souvent ils y réussissent grâce aux influences sociales qui agissent dans le même sens qu'eux. Les jeunes gens qui ont failli avoir une superbe destinée deviennent à la longue des bourgeois comme leurs parents, et lorsqu'ils sont établis, rangés et qu'ils ont contracté des mariages « raisonnables », ils considèrent leur premier amour, s'ils en ont gardé le souvenir, comme un enfantillage.

Donc pas plus que l'enfant le jeune homme n'apprend à considérer l'union charnelle comme un acte d'amour. Un moment il a été dans la voie du salut : son âme pouvait rester saine, son esprit pouvait être purifié des idées fausses et des images malpropres : il allait comprendre que l'amour est un dans toutes ses expressions, que c'est dénaturer, diminuer, rabaisser les voluptés sexuelles que de les

séparer de l'amour. Auprès de la jeune fille le côté bestial de sa nature n'eût pas prévalu ; le sentiment eût dirigé le désir et le besoin de possession n'eût apparu qu'après une longue intimité, comme création de l'amour, comme expression suprême de l'union implicitement accomplie déjà.

Soustrait à l'influence de la jeune fille, le jeune homme achève de se corrompre. La prostituée est généralement sa première initiatrice, et par prostituée je n'entends pas seulement la malheureuse qui se loue à l'heure, mais toute femme qui se livre sans amour. Elle ne s'adresse qu'à ses sens, elle connaît l'art d'exciter les désirs, de raffiner, d'intensifier la volupté. Elle peut le retenir longtemps en tenant sa curiosité éveillée, en lui donnant sans cesse des sensations plus fortes, assez longtemps pour que sa soif d'aimer soit passée, pour qu'il ait perdu le sens de l'amour, pour que les secousses charnelles et les chocs nerveux lui soient devenus nécessaires et fassent en quelque sorte partie de l'hygiène de sa vie. Les maîtresses, dont la possession flatte tant la vanité du jeune bourgeois, sont l'une des causes principales de sa ruine morale : la fille ne saurait retenir d'une manière durable que des natures grossières ; les relations avec une maîtresse ont un côté sentimental réel de la part du tout jeune homme, vrai ou feint de la

part de la femme qui ajoute de la saveur aux voluptés charnelles et les rend plus désirables : elles peuvent même tenter des âmes délicates qui y retrouvent certaines des sensations que leur donnait la jeune fille. Une simple prostituée se livre passivement, il faut conquérir la maîtresse, la flatter, la séduire, jouer auprès d'elle la comédie de l'amour. Le jeune homme apprend ainsi à mentir, il exagère l'expression de ses sentiments, feint d'éprouver des émotions qu'il ne ressent point, fait des promesses qu'il n'a pas l'intention de tenir. Peu à peu il perd toute sincérité vis-à-vis de lui-même et d'autrui : au début il a souvent été trompé par les femmes, bientôt il cherche à les tromper lui-même. Il arrive vite à un état où il n'a plus aucune notion de la valeur de ses sentiments, il est rejeté dans le domaine de la sensation matérielle, mais celui-là est restreint et il l'a parcouru en tous sens. A la longue la vie qu'il mène le fatigue et l'ennuie, et cependant il ne peut se passer de maîtresse, comme l'alcoolique ne peut se passer de son verre de genièvre. Alors il songe au mariage : dans le mariage il trouvera encore les plaisirs charnels dont il a besoin, mais il en perdra peu à peu le goût car il les aura toujours à portée, et sa femme, qu'il épousera sans passion, n'excitera pas ses désirs. Il est temps d'ailleurs qu'il songe à ses affaires et qu'il devienne « sérieux ».

Cependant la jeune fille a continué à rêver d'amour. Les années d'école n'ont pas sur elle l'influence dépravante qu'elles ont sur le jeune homme. Elle est moins exposée que lui à des contacts salissants, et d'autre part son tempérament ne la prédispose pas à rechercher le plaisir charnel pour lui-même : à quelques exceptions près, les femmes sont portées par leur nature à ne point séparer la volupté de l'amour : c'est l'amour qu'elles désirent et elles aiment la volupté en tant qu'elle est une expression de l'amour ; les caresses qui leur donnent les joies les plus intenses quand c'est l'homme aimé qui les leur fait, leur répugneraient de la part d'un autre. Beaucoup d'entre elles ne voient même dans les étreintes charnelles que le moyen de concevoir l'enfant : c'est la pensée de l'enfant qui leur fait chérir les voluptés.

L'éducation que l'on donne à la jeune fille n'a dans l'ensemble d'autre but que de lui fournir les moyens d'attirer l'homme. A moins qu'elle fasse des études d'institutrice, l'enseignement qu'elle reçoit n'a pas de direction précise : il se compose de notions superficielles qui lui permettent de bavarder de toutes choses et de faire semblant de comprendre ce qu'on lui dit. Dans certaines institutions on se contente même de lui apprendre les belles manières. Quant à son éducation artistique elle comprend la danse, la musique et la peinture

sur porcelaine : il semble notamment indispensable qu'une jeune bourgeoise bien élevée joue du piano, quelles que soient ses dispositions naturelles : les motifs déterminants d'une si bizarre coutume sont évidemment difficiles à élucider et il les faut rechercher surtout dans la bêtise des hommes et leur absence de goût artistique. Pas plus qu'aux jeunes gens on ne révèle aux jeunes filles les mystères du sexe : on les conserve soigneusement dans une sainte ignorance, elles ne sont préparées en rien à la maternité, elles ne savent ce que c'est et au lieu de chercher à fortifier et à développer leur corps pour les rendre plus résistantes aux fatigues et aux souffrances de la grossesse, de l'accouchement et de l'allaitement, on les détourne des exercices physiques, on les enserre dans des corsets qui les déforment, on leur fait suivre le régime le plus anti-hygiénique qui soit. Certaines arrivent au mariage absolument « innocentes », ne sachant rien de ce qui les attend, ignorant même la différence entre un homme et une femme ! si elles ont appris quelque chose des rapports sexuels, c'est par fraude, grâce à une compagne plus instruite ou à un livre défendu, et leur science est alors imprécise et plus propre à exciter leur curiosité qu'à les éclairer. En résumé toute l'éducation bourgeoise tend à faire d'elles des êtres sots et maladifs.

Sorties d'école ou de pension, on les mène dans le monde. Là elles rencontrent les hommes pour la première fois, et dans quelles circonstances! on les jette à demi déshabillées dans les bras des jeunes gens, qui les font tournoyer des heures durant au son d'une musique barbare, dans la poussière d'affreux salons brutalement éclairés: elles trépignent, transpirent, boivent, s'excitent; elles passent sans cesse des bras de l'un dans les bras de l'autre, étreintes par des inconnus qui plongent leurs regards le plus profondément qu'ils peuvent dans leurs corsages et iront tantôt apaiser sur le corps de leurs maîtresses le désir que le contact des chairs moites a fait naître en eux. Cependant les mamans jabotent et médisent tout en épiant du coin de l'œil leurs filles dont les succès les rendent fières et les font rêver de mariages riches. Quelles peuvent être les impressions d'une jeune fille qui, énervée et harassée, rentre chez elle à l'aube de l'une de ces parties de plaisir? Si elle n'est point tout à fait gâtée par le milieu bourgeois, si elle n'est pas étouffée par une vanité vulgaire, ne doit-elle pas éprouver du dégoût d'elle-même et d'autrui? elle a subi les attouchements d'indifférents, elle s'est entendu répéter vingt fois les mêmes compliments imbéciles, pas un seul moment elle n'a pu causer à l'aise avec un jeune homme, pas un moment elle n'a pu

échanger autre chose que des banalités, et si parmi cette troupe de crétins un être intelligent s'est égaré, à peine a-t-elle pu le distinguer?

Et en aucune circonstance on ne permet à la jeune fille de se mêler librement aux jeunes gens, de s'entretenir avec eux sans contrainte (1). Ceux-ci ont d'ailleurs une habitude d'esprit telle qu'ils ne sauraient parler à une femme simplement, ouvertement, sans lui dire des galanteries, sans mentir. Oui : la jeune fille est mise dans l'impossibilité d'apprendre à connaître celui qui sera le compagnon de sa vie, ou plutôt étant donné l'ordre de choses actuel, le *maître* de sa vie. Elle doit se fier pour faire son choix (et ce choix est singulièrement restreint puisqu'elle est obligée d'attendre qu'on la demande en mariage) à son instinct et à son intuition : elle ne peut en effet compter que sur ses dons naturels, puisqu'on l'a tenue à l'écart de cette réalité et que l'on a évité de développer en elle des qualités d'observatrice. On n'a laissé libre champ qu'à ses facultés imaginatives que l'on a excitées encore en la menant fréquemment au théâtre et en lui faisant cultiver la musique dont elle ne comprend que le côté sensuel. Pour la plupart des jeunes filles la vie avant le mariage n'est qu'une longue rêverie.

---

(1) Je parle ici des mœurs de la plupart des pays d'Europe : dans certains, comme l'Angleterre et la Hollande — de même qu'en Amérique — il y a plus de liberté à cet égard.

L'homme et la femme arrivent donc à l'heure de leur union sans se connaître. Pendant les fiançailles mêmes ils n'échappent pas à la surveillance des parents, et cette époque, où nécessairement ils se montrent l'un à l'autre sous un faux jour, devient par là plus infructueuse encore. Les fiançailles ne sont point en effet un temps d'épreuve sérieuse, elles ne constituent point une période d'initiation propre à établir une intimité croissante de corps et d'âme entre les deux êtres qui se sont élus et à faire lentement mûrir en eux le désir de se donner l'un à l'autre. Quiconque a aimé vraiment sait que l'amour veut être entouré de mystère, que tout contact indélicat le blesse et qu'il ne souffre pas d'intervention étrangère : or l'on évite le plus possible de laisser les flancés seuls, on les livre à la curiosité publique; ils doivent se parler à voix basse et toutes leurs caresses sont épiées. Puis un jour déterminé d'avance par les parents et proclamé urbi et orbi on les jette brusquement dans les bras l'un de l'autre, après les avoir exhibés à la mairie et à l'église et les avoir fait assister à un repas copieux où ils sont généralement le point de mire de plaisanteries équivoques (1). La publicité faite autour de

(1) René Chaughi dans sa brochure sur l'*Immoralité du Mariage* a décrit avec une ironie brutale, mais d'une manière parfaitement conforme à la réalité, les scènes qui accompagnent dans la plupart des milieux bourgeois la célébration du mariage.

l'acte qui entre amants est le plus intime de la vie montre clairement que le mariage bourgeois exclut en principe l'amour. Entre le mariage admis par la société bourgeoise et l'amour il y a incompatibilité complète. Quand deux époux s'aiment aujourd'hui, c'est en dépit de la contrainte matrimoniale : leur affection ne subsiste qu'au prix de luttes incessantes contre l'action délétère exercée par la loi, par la coutume, par toute la vie sociale. Si parfois les mariages d'amour ne donnent point le bonheur aux conjoints, il faut en accuser non l'amour, mais l'institution du mariage. La plus cruelle critique de cette institution est formulée involontairement par les bourgeois qui désignent comme les meilleurs ménages ceux où règne une sage tiédeur de sentiments, où l'entente résulte de concessions mutuelles, où la paix est faite de lassitude. Il est naturel d'ailleurs que l'homme et la femme arrivant au mariage sans se connaître, avec des caractères déjà formés et essentiellement différents, ne puissent se mettre d'accord rapidement et spontanément : ils ne parviennent à réaliser une union satisfaisante qu'après une longue période d'adaptation durant laquelle tous deux sont obligés de sacrifier une partie de leurs qualités personnelles, de taire souvent ce qu'ils ressentent, de renoncer à la réalisation d'une foule de projets et d'idées. Sinon le

désaccord est inévitable : mari et femme vivent chacun leur vie propre, sans autres liens que des liens conventionnels et cherchent seulement à sauvegarder les apparences. Quant aux enfants, on les abandonne au premier venu et ils grandissent sans affection autour d'eux, dans une atmosphère saturée de mensonges. Peu de spectacles sont aussi pénibles que ceux qui nous sont offerts par la plupart des intérieurs bourgeois : vraiment il faut aux bourgeois une dose énorme d'inconscience ou d'hypocrisie pour se poser en soutiens de la famille : la famille telle qu'ils la conçoivent est un schéma, non un organisme vivant : c'est un moyen destiné à assurer le maintien de la propriété privée, rien d'autre. Qu'importe alors le désordre intime et la mésentente ? Qu'importe l'éducation des enfants livrée au hasard ? Qu'importe la bassesse des âmes, la saleté morale ? Les puissants ce sont les riches, non les intelligents ou les honnêtes.

IV.

Les obstacles qui s'opposent à ce que le mariage soit fondé sur l'amour sont d'ordre économique et d'ordre moral. — Les obstacles économiques ne diffèrent point de ceux qui empêchent l'émancipation du prolétariat : ils sont le produit de l'ordre social bourgeois et leur suppression implique la sienne. Il ne m'appartient pas de m'en occuper ici et je dois renvoyer le lecteur aux livres des économistes des diverses écoles socialistes que ces questions ont spécialement préoccupés. — Les obstacles moraux sont peut être plus graves encore que les obstacles économiques, en tous cas plus difficiles à vaincre, car ils résident dans une habitude séculaire des esprits, dans une manière de penser et de sentir que nous contractons dès l'enfance sous l'influence du milieu et de l'éducation et dont nos langues mêmes sont l'expression. Notre langue hérédité chrétienne nous pèse et nous empêche de considérer sainement l'amour. Il semble que le christianisme ait opéré une scission dans notre être et que nous ayons perdu confiance dans notre unité

essentielle. Il a enseigné aux hommes qu'ils étaient composés de deux principes ennemis, l'âme et le corps, l'esprit et la chair, l'ange et la brute, et il a porté ainsi la discorde dans leur vie intérieure : l'esprit doit triompher de la chair ; la chair c'est le démon, c'est le mal, c'est le principe inférieur, il faut le soumettre. Ainsi parlent tous les chrétiens, qu'ils soient fidèles de l'église romaine ou disciples de Tolstoï. Ainsi parlent encore les positivistes — plus chrétiens qu'ils ne le pensent — qui établissent une hiérarchie dans nos sentiments et veulent étouffer les uns au profit des autres. Cette division en bien et mal, âme et corps, pur et impur, a été fatale à l'homme : elle a été pour lui une cause de souffrances sans cesse renouvelées, elle l'a engagé dans une lutte éternellement stérile avec lui-même. Le christianisme a fait de cette division un dogme : en cherchant à assurer le triomphe de ce qu'il appelle le bien, il a accru l'importance et la force de ce qu'il nomme le mal. Le démon est puissant et redoutable, il nous assiège sans cesse, il habite en nous, et nous devons être constamment sur nos gardes pour échapper à ses embûches ; souvent il semble traiter d'égal à égal Dieu même. La chair est le produit du péché originel, elle appartient à Satan, elle est le domaine de la Luxure, le plus terrible des péchés capitaux. Le chrétien est hanté, il

a peur de lui-même, il a peur de ses instincts, de ses désirs, il voudrait les comprimer, mais ils résurgissent plus impérieux; il s'exagère alors leur pouvoir: ils sont naturels, mais ils lui paraissent monstrueux, ils agissent sur son imagination et plus il cherche à les repousser, plus ils reviennent avec insistance; ils se déforment, ils prennent des aspects énormes et bizarres, peu à peu ils se dépravent.... C'est au christianisme que nous devons l'extraordinaire fréquence des perversions sexuelles. En séparant complètement la jouissance charnelle de l'amour, en présentant celui-ci comme un principe divin, celle-là comme l'expression de l'animalité, il a vraiment corrompu et rabaissé l'homme. La morale de nos jeunes gens, qui leur permet de jouer les sentimentaux, les amoureux chastes auprès de la jeune fille, tout en satisfaisant de la manière la plus grossière leurs sens chez la prostituée, est un produit direct du christianisme : la chair et l'esprit sont d'essences différentes; il faut bien satisfaire la bête (puisque au fait on ne sait la dompter); dès qu'elle est repue, l'ange déploie plus facilement ses ailes!

Même les hommes dont les conceptions sont les plus opposées aux idées chrétiennes montrent qu'ils ne sont point libérés de ces idées, dès qu'ils touchent à la question de l'amour : ils ne parviennent point à la traiter naturelle-

ment et sainement, avec toute la délicatesse de sentiment qu'elle comporte, ils ne savent l'embrasser dans toute la complexité de ses éléments ; ils se trouvent embarrassés vis à vis d'elle, ils cherchent à la simplifier artificiellement. Tantôt ils la réduisent à une pure question matérielle, tantôt ils prétendent lui donner une solution scientifique, tantôt ils l'obscurcissent à force de l'envelopper de digressions psychologiques embrouillées. Ils en parlent soit d'une façon grossière, soit dans un langage doctoral bourré de termes techniques, qui fait ressortir l'incertitude de leurs idées plutôt qu'il ne la dissimule. Bebel — pour citer un des noms les plus connus — ne voit guère dans l'amour que le besoin charnel et l'instinct de reproduction (1). Charles Albert dans son récent ouvrage sur l'Amour libre (2), qui contient beaucoup de vérités et éclaire nettement plusieurs faces du problème, n'a pas su se garer de la manière scientifique propre à nos sociologues modernes qui veulent expliquer par la biologie les phénomènes sociaux les plus complexes et par la physique et la chimie les phénomènes biologiques. Non seulement le ton de l'œuvre en souffre, mais bien des vérités échappent encore à l'auteur parce qu'il se contente de soi disantes explications scientifi-

(1) Bebel prétend notamment qu'une foule de maladies nerveuses et de folies sont causées par la chasteté, tant chez la femme que chez l'homme.
(2) 1 vol. Paris. Tresse et Stock 1899.

ques qui substituent des mots à l'idée vivante et l'empêchent ainsi d'approfondir cette idée. Il n'est à ma connaissance qu'un seul écrivain qui ait eu une assez grande pureté de sentiments et une conscience assez nette de la multiplicité et de la complexité des éléments de l'amour pour traiter dignement ce sujet : c'est Edward Carpenter (1). Très précis dans l'exposé et la critique des faits, très pénétrant dans ses analyses psychologiques, il a su en même temps exprimer tout ce que l'amour contient de mystérieux, d'inaccessible au raisonnement, comme seul un artiste pouvait le faire. Il a parlé de l'amour dans toutes ses manifestations naturellement et noblement, en homme vraiment libre, complètement dégagé du fond hypocrite et libidineux de l'âme chrétienne. Aussi son livre est-il assez peu répandu et très mal compris : la plupart de nos contemporains — sans en excepter les réformateurs de toute sorte, révolutionnaires, socialistes, anarchistes — sont trop grossiers et ne sont point suffisamment libérés des préjugés courants et des façons de voir admises, pour entendre le langage de Carpenter.

Nous nous trouvons donc en face d'un obstacle d'autant plus difficile à vaincre qu'il réside en nous, dans le fonctionnement même de notre esprit : nous ne pouvons le considerer

(1) Love's coming-of-age. 1 vol. Manchester-Labour Press 1896.

en observateurs objectifs, nous rendre compte des facteurs qui le déterminent et tenter d'agir sur ceux-ci. Nous devons nous fier à notre intuition ou chercher un guide dans l'étude de l'histoire. Nous devons nous efforcer d'oublier ce qu'on nous a appris, d'exclure de notre cerveau les idées reçues, les préceptes imposés, les jugements tout faits, de considérer les choses avec l'esprit réfléchi de l'homme et le regard sincère de l'enfant. En somme nous devons refaire toute notre éducation et cela en nous fiant à nos seules forces, dans un milieu hostile à nos efforts. Quoi d'étonnant à ce que les meilleurs mêmes n'arrivent pas à bout d'une pareille tâche et retombent fréquemment dans l'erreur qu'ils veulent éviter?

L'on se bercerait de singulières illusions si l'on s'imaginait qu'une réforme radicale dans le domaine économique suffirait à transformer soudain toute notre manière de sentir. Un état social qui fournirait au travailleur le moyen de se pourvoir des choses nécessaires à la vie sans l'obliger à dépenser pour ce faire toute la force dont il dispose, aurait l'immense avantage de donner à tous les hommes des loisirs qui leur permettraient de se développer intellectuellement et moralement. Mais ce serait là une possibilité qui leur serait offerte, rien de plus. Ils n'en profiteraient qu'à condition d'être préparés à le faire, à condition que

certains d'entre eux au moins eussent idée de la route à suivre. Rien ne surgit par génération spontanée et il faut préparer les choses de longue main pour les voir se réaliser en temps. C'est aujourd'hui même que nous devons commencer notre éducation et celle d'autrui en matière de sentiment.

Il est une vérité qu'il faut reconnaître et proclamer avant tout : c'est qu'il n'y a d'amour possible qu'entre des êtres libres et forts. Comme l'a si bien dit Richard Wagner, « L'amour des faibles entre eux ne peut avoir d'autre expression que les chatouillements de la volupté ; l'amour du faible pour le fort est de l'humilité et de la crainte ; l'amour du fort pour le faible est de la pitié et de l'indulgence ; seul l'amour du fort pour le fort est de l'amour, car il est le libre don de nous mêmes à celui qui ne peut nous contraindre », Or la femme est faible et esclave : pour dominer — quiconque a un peu de vitalité désire dominer d'une manière ou de l'autre — elle est obligée d'être hypocrite et rusée ; elle flatte son maître et le caresse, elle connaît tous ses défauts, elle sait à quels vices il est enclin et elle cultive ceux qui le dépriment davantage. On entend couramment les hommes accuser la femme de toutes les perversités. C'est un être diabolique qui les débauche, les corrompt, les trompe, eux, si innocents ! Pour les chrétiens la femme

est impure, c'est elle qui introduit l'idée du péché dans l'âme de l'homme et elle prête l'oreille à toutes les sollicitations du démon ! Ils ne s'aperçoivent pas, les pauvres gens, que les vices de la femme ne sont autres que les vices de l'homme qu'elle a développés et qu'elle s'est appropriés comme un instrument de défense, parce que l'homme avait usé de sa force brutale pour la réduire en servitude. La femme n'a cultivé la sensualité que pour séduire l'homme et c'est l'homme qui a créé la prostituée. Rendez à la femme sa liberté, donnez lui le moyen de gagner son pain sans être contrainte à se soumettre aux caprices de l'homme, et vous verrez qu'elle cessera bientôt d'être la petite bête dissimulée et voluptueuse dont vous vous plaignez tant. Elle prendra conscience de sa propre dignité, elle reconnaîtra sa valeur morale, elle regagnera la fierté d'être sincère et de se montrer ouvertement telle qu'elle est, elle refusera de vous servir, mais elle saura vous aimer comme elle ne peut vous aimer aujourd'hui.

Depuis quelque temps déjà un fort courant agit de toute part dans le sens de l'émancipation de la femme : le mouvement féministe en est une manifestation superficielle — et, par certains côtés une déviation. Comme tous les mouvements particularistes il a quelque chose d'étroit et d'improductif qui provient précisé-

ment du manque de communication directe et constante avec la circulation d'ensemble de la vie sociale. Il est impossible de considérer séparément un côté quelque peu important de la vie sociale et d'agir sur celui là seul sans toucher à tous les autres. Et dans la société bourgeoise qui manque de structure organique et ne se maintient que grâce à des artifices, une modification partielle compromet même la stabilité de l'ensemble, et la suppression d'une seule pièce pourrait suffire à faire crouler l'édifice. Aussi les réformes qu'on peut tenter dans les limites constitutionnelles sont elles singulièrement restreintes. Dans le domaine économique les féministes ont dû se contenter de réclamer quelques améliorations fort secondaires au sort de la femme, améliorations consistant surtout à atténuer la sujétion de la femme dans le mariage. C'est dans une autre direction que leur effort principal a porté : ils cherchent à rendre accessibles aux femmes les professions exercées jusqu'ici par les hommes seuls et à leur faire accorder les mêmes droits qu'aux hommes, notamment le droit électoral. Mais l'obtention de tels avantages constituerait plutôt une satisfaction d'amour propre qu'un progrès réel : certes il n'y a aucun motif sérieux qui permette d'interdire aux femmes l'accès des professions dites libérales ; mais l'exercice de ces professions ne saurait se géné-

raliser dans le sexe féminin : la femme se trouve de par sa nature physique dans un état d'infériorité vis à vis de l'homme ; de plus la maternité, qui restera sa fonction sociale essentielle, est incompatible avec la pratique constante de tels métiers. Enfin, étant donné l'encombrement des carrières libérales, toute augmentation de concurrence y produirait une diminution des salaires et l'accroissement de la misère du plus grand nombre. La société moderne est en effet organisée de telle façon qu'une augmentation de production ou de travail n'a point pour conséquence naturelle une augmentation de bien être, car toute chose ne s'y obtient que grâce à l'argent, et cet argent, il faut l'acquérir en fournissant non un travail utile, mais un travail demandé par ceux qui possèdent le capital. Dans les limites de l'ordre bourgeois il n'est qu'un métier rénumérateur pour la femme : le métier d'entretenue, qu'elle l'exerce librement ou dans le mariage. Pour vaincre, la femme doit aujourd'hui se prostituer, elle doit apprendre à attirer l'homme, à le séduire, à le corrompre, et il n'en pourra être autrement aussi longtemps que la société bourgeoise subsistera. C'est assez dire que réclamer le droit de suffrage pour la femme équivaut à prolonger son assujettissement, car le principe de la délégation des pouvoirs est précisément un de ceux qui servent de base à l'ordre bourgeois.

En dépit de ses errements le mouvement féministe a une influence salutaire : grâce aux discussions qu'il entraîne, aux expériences qu'il détermine, il éclairera les femmes et leur montrera que leur cause n'est pas séparable de la cause du peuple : elles verront aussi qu'elles ne doivent pas avoir pour but de devenir des hommes, mais bien de se développer intégralement en tant que femmes ; elles comprendront que ce serait faire acte de soumission aux hommes que d'accepter la table des valeurs qu'ils ont créée, elles cesseront de croire que le suprême honneur pour elles serait de devenir avocat ou député ou d'être affublées de quelque grand cordon.

Il faut avoir le courage de reconnaître que le genre de vie de la femme moderne est complètement erroné et que tout, depuis l'éducation qu'elle reçoit jusqu'aux vêtements qu'elle porte, mérite d'être réformé. Il faudrait dès l'abord et constamment élever ensemble les deux sexes : au lieu de faire poser aux demoiselles les petites filles, l'on devrait favoriser leur développement physique en les laissant s'adonner en compagnie des garçons aux jeux même les plus violents : elles tendraient ainsi à compenser l'infériorité de leurs forces physiques, tandis que les garçons gagneraient à leur contact de la grâce dans les mouvements et tempèreraient ainsi cette brutalité qui prête

aujourd'hui à leurs divertissements un caractère si antipathique. L'enseignement donné à l'un et à l'autre sexe aurait pour but, non de bourrer de mots et de faits les jeunes cerveaux, mais de former des êtres réfléchis et conscients, capables de regarder sincèrement autour d'eux et d'apprendre à se connaître eux-mêmes et à se diriger : l'on ne se spécialiserait qu'à l'âge où les goûts commencent à se manifester d'une manière précise et l'acquisition des connaissances techniques serait alors d'autant plus facile que l'esprit serait vigoureux et souple et prêt à tout saisir. L'on ne cacherait surtout plus à l'enfant comme une chose honteuse un côté essentiel de sa nature : on lui parlerait de tout ce qui concerne le sexe sérieusement et véridiquement, ainsi que le comporte une matière si délicate et si importante pour sa vie ultérieure. On préparerait les jeunes filles à la maternité en fortifiant leurs corps et en les instruisant en termes précis de la physiologie et de l'hygiène de la génération (1). On développerait chez elles le sens de la réalité, on chercherait à donner de la stabilité et de la netteté à leur esprit, de la fermeté à leur caractère, afin de les rendre aptes au rôle si

(1) Il ne s'agit point d'un enseignement dogmatique : un jeune être dont l'intelligence s'éveille et qui observe ce qui se passe autour de lui est naturellement porté à poser des « pourquoi » concernant les phénomènes de reproduction : il n'y a aucune raison de ne point l'éclairer à ce sujet avec tous les ménagements que l'on juge nécessaires et en même temps avec précision et sans jamais mentir.

important de premières éducatrices de l'enfance : ainsi l'on mettrait fin au pullulement de crétins et de médiocres qui cause aujourd'hui l'abaissement des races dites civilisées. La femme, éclairée sur les possibilités de sa destinée et connaissant de près les hommes, pourrait faire un choix vraiment libre (dans le sens positif du mot), accepter ou refuser le mariage, être mère ou prendre dans la vie sociale un rôle extérieurement actif (car toutes les carrières lui seraient ouvertes). Il serait plus difficile d'élever sexuellement l'homme : le désir charnel se manifeste chez lui d'une manière rapide et impérieuse, et se satisfait promptement ; il n'est pas nécessairement accompagné d'une émotion profonde, il est plus matériel, il impressionne moins fortement l'âme que chez la femme : de là dérive la tendance de l'homme à l'inconstance et à la légèreté en amour, tendance aggravée encore par une séculaire grossièreté de mœurs. Et il n'y a point d'espoir de donner plus de maturité à l'homme sous ce rapport tant que durera le système d'éducation actuel : l'école, telle qu'elle existe aujourd'hui, est excessivement nuisible à cet égard. L'on y observe le phénomène qui se produit chaque fois qu'un certain nombre d'individus se trouvent réunis par contrainte dans un milieu restreint : une corruption rapide, une sorte de gangrène morale

envahissant à bref délai les éléments originairement sains. Les professeurs ne connaissent pas leurs élèves, ils ne peuvent avoir sur eux aucune action morale; leur temps se passe à « maintenir l'ordre » autrement dit immobiliser sur de mauvais bancs de bois dans une atmosphère renfermée de pauvres enfants qui ressentent le besoin de remuer, de jouer, de se mouvoir à l'air libre, et à faire entrer de force dans les têtes des mots que les écoliers sont souvent incapables de comprendre, des notions dont ils ne saisissent pas la portée. L'école actuelle, l'école prison où tout est fait pour rendre le travail pénible est un produit de la domination chrétienne; elle ne pourra subsister dans l'avenir lorsqu'une conception nouvelle de la vie se sera imposée. Alors l'on ne distribuera plus l'enseignement à des troupeaux d'enfants menés à la baguette : un maître réunira autour de lui quelques élèves qu'il dirigera, tout en les traitant comme de jeunes compagnons d'études : il connaîtra le caractère de chacun d'eux et cherchera à développer leurs dons personnels; il ne les enfermera point dans une salle aux carreaux mats et ne les tiendra point constamment courbés sur des livres, mais le plus souvent il les mènera au milieu de la nature et les instruira là parmi des choses vivantes : il les poussera à observer, à réfléchir, il étudiera les tendances de leur

esprit, leurs penchants, leurs instincts, il surveillera l'éclosion de leurs sentiments, non pour leur faire adopter ses idées ou pour leur imposer une loi morale, mais pour les aider à se trouver eux-mêmes et pour leur épargner de longs errements ou des crises fatales. Dans ces conditions là seulement il sera possible de former des âmes élevées, fortes et délicates à la fois, des êtres capables de véritable amour, assez concients, assez maîtres d'eux-mêmes pour ne point subir l'entraînement d'un simple désir charnel. Des hommes ainsi faits n'éprouveront jamais le besoin de s'entrelier par des contrats formels : dans tout cas où leur sentiment serait en jeu, de tels contrats les révolteraient comme d'inutiles brutalités. Ils ne pourront souffrir que le mariage dépende d'une autorité quelconque, soit maintenue par la contrainte ou ait toute autre sanction qu'une sanction intime.

V.

Il semble que l'homme tende de plus en plus vers une forme strictement monogamique de mariage, dans laquelle les époux ne seraient unis ni par un lien transcendant, ni par une

contrainte quelconque, fût-ce celle de la parole donnée, mais uniquement par l'amour. Ils pourraient rompre librement une union librement contractée, mais seraient rarement portés à le faire, car leur union aurait pour base la sympathie mutuelle, la concordance des caractères. Leur fidélité ne serait point une fidélité purement apparente prescrite par la loi ou une fidélité artificielle commandée par l'Eglise, mais une fidélité naturelle inspirée par le sentiment, assumée spontanément et sans choix par l'âme aimante. Le mariage libre qui serait une synthèse harmonique de deux personnalités se modifiant, se complètant l'une l'autre, le mariage où l'enfant serait créé par le désir de produire un être d'une perfection plus haute, est un idéal vers lequel nous devons diriger nos efforts, sans espérer le voir jamais réalisé intégralement par plus de quelques individus : il explique le hasard d'une rencontre entre deux êtres faits pour s'entendre, assez simples pour se reconnaître, assez conscients pour se rendre compte des besoins réels de leur nature, assez forts pour conserver leur équilibre intérieur à travers toutes les transformations de la vie. Si le mariage libre considéré dans son expression la plus parfaite demeure réservé à quelques élus, il pourra néanmoins se généraliser dans ses traits essentiels : il constituera une forme supérieure du mariage, assurant

aux époux une entière indépendance et développant chez eux le sentiment de la responsabilité.

On ne peut espérer que le mariage libre entre dans les mœurs avant l'avénement d'une société libre, où les hommes seront réellement maîtres de leur personne et ne devront plus taire leurs idées, leurs sentiments, leurs aspirations et se mettre au service de plus fortunés pour ne point mourir de faim. La société bourgeoise ne saurait tolérer les libertés qu'elle n'a point prévues : ce n'est point qu'il ne soit aisé, même en se tenant dans les limites des législations actuelles, d'enlever les principaux obstacles que la loi oppose au mariage libre : il suffirait de supprimer toute distinction entre enfants légitimes et illégitimes et d'accorder à tous les mêmes droits. Mais l'on conçoit que le législateur ne veuille prendre aucune mesure propre à affaiblir la famille patentée qui constitue (pour employer le style ad hoc) l'un des plus solides piliers de l'ordre et de la paix publics. Aucun partisan de l'ingérence de l'Etat dans les affaires des particuliers (et les bourgeois ne sont opposés à cette ingérence que dans les cas où elle gêne leurs tripotages) ne saurait d'ailleurs tolérer que le mariage prenne un caractère purement privé et que toute intervention étrangère en soit bannie. Il serait donc vain de s'adresser à un

parlement quel qu'il soit pour obtenir la suppression du proxénétisme officiel. Tout progrès en ce sens sera dû à l'initiative privée, à la *propagande par le fait* : les considérations théoriques, les discours, les vœux sont ici de peu de poids, il faut prêcher d'exemple. Plus il y aura de gens qui se marieront sans demander la permission de l'Etat et feront voir que leurs familles sont au moins aussi heureuses et aussi respectables que n'importe quelle famille munie de l'estampille gouvernementale, plus la liberté de l'amour sera près de triompher. Aujourd'hui les êtres moralement mûrs pour le mariage libre sont rares : il faut qu'ils aient à la fois de la conviction, du courage et de la confiance en eux-mèmes. La plupart des hommes ont encore besoin d'être soutenus sous les bras ou menés en laisse : les uns réclament des béquilles, les autres appellent le fouet ; les uns ne peuvent se passer de religion, les autres de gendarmes. Ces gens-là ne se trouvent à l'aise que dans l'appareil des lois : elles sont faites pour eux, ne les leur enlevez pas ; dans leur esprit anarchie ne peut signifier que désordre. Au moins s'ils gardaient par devers eux leur code et se dispensaient de nous l'imposer !

Il faut sentir de la force en soi pour se passer de toute consécration, bénédiction, approbation et pour porter le poids de la responsabilité de

ses actes au lieu de s'en décharger dans un confessionnal ou sur le dos de son voisin. Aussi les faibles, les timorés, les irresponsables qui forment aujourd'hui une majorité compacte, sont-ils convaincus que liberté de l'amour équivaudrait nécessairement à licence des mœurs : ils se connaissent ! Et certes on aurait tort de les gratifier de libertés qu'ils ne réclament pas, dont ils n'ont même aucune notion. Ceux-là seuls qui veulent être libres méritent de l'être. Un contrat sans garantie ne peut être conclu qu'entre gens qui ont les uns dans les autres une entière confiance ; or il serait fort chanceux de se fier à la parole d'un bourgeois. Les objections que les bourgeois font à la liberté du mariage, à savoir : qu'elle amènerait l'instabilité des unions, l'incertitude de la paternité, la dissolution de la famille, dérivent uniquement de leur infériorité morale. Il va de soi que le mariage libre ne peut se généraliser, tant que subsiste la société bourgeoise. Je ne m'attarderai donc point à réfuter de pareilles objections. Le lecteur fera de lui-même le parallèle entre les inconvénients de la liberté de l'amour et les inconvénients du régime actuel ; il reconnaîtra notamment que les conséquences de l'adultère sont singulièrement plus graves que ne le seraient celles d'un essai d'union malheureux : je suppose qu'il est assez dégagé des préjugés

courants pour ne point trouver naturel d'exiger de la femme qu'elle arrive vierge au mariage et d'approuver que l'homme « mène d'abord la vie de garçon ». — La crainte de la surpopulation n'est pas justifiée davantage : la misère n'est pas un frein à la production des enfants: au contraire en abrutissant l'homme elle lui enlève tout moyen de se dominer et le livre à ses instincts, à son impulsion du moment : chacun sait que ce sont les gens les plus pauvres qui ont les progénitures les plus nombreuses. Le développement de la conscience et de la responsabilité amène inévitablement la limitation du nombre des enfants. Quand les femmes seront instruites des fonctions de leur sexe, elles connaîtront les conséquences possibles de leurs actes et sauront comment les éviter. (1)

La plupart des objections que l'on fait au mariage libre révèlent l'existence d'une idée ancrée dirait-on d'une manière indéracinable dans les cerveaux, l'idée que le but du mariage est la procréation de la race. Catholiques et protestants condamnent également les rapports

(1) Je ne puis que donner raison aux néo-malthusiens quand ils cherchent à rendre populaires les moyens de prévenir la conception. L'opposition violente qu'ils ont suscitée dérive de préjugés religieux ; elle est hypocrite. car ceux-là même qui crient le plus fort à l'immoralité sont les premiers à employer les moyens préconisés par les néo-malthusiens. Toute la bourgeoisie les emploie. mais elle ne veut pas qu'on le proclame, cela nuirait à son décorum ; elle ne veut surtout pas qu'on les enseigne aux ouvriers qui pourraient ainsi diminuer leur misère et par suite avoir le loisir de s'instruire et de reconnaître leur situation sociale. Il est curieux que beaucoup de socialistes, obéissant à des idées purement théoriques, aient joué en ceci le jeu des bourgeois.

sexuels entre époux, dès qu'ils n'ont pas pour objet la procréation de l'enfant. Certains philosophes croient que l'amour des parents est en quelque sorte une manifestation de la volonté de l'enfant qui demande à naître ; d'autres pensent que l'enfant donne une dignité supérieure et une signification sociale plus haute à l'union des parents; tel autre veut que le mariage soit l'expression du désir de créer le superhomme. Quant au législateur, il considère avant tout l'héritier, et, spécialement dans les familles pauvres, le soldat. Affirmer que le mariage peut être simplement l'union pour la vie de deux êtres qui s'aiment, c'est aujourd'hui énoncer une idée imprévue. Le mariage libre, ayant pour base l'amour, sera aussi varié, aussi multiforme que l'amour même. Il aura pour mobile tantôt le désir de mettre au monde un être nouveau, tantôt le besoin de trouver dans une affection mutuelle la force de lutter sans défaillances pour un idéal commun, tantôt l'aspiration d'une âme vers une âme qui la complète. Il pourra être le résultat d'une passion vive, comme d'une sympathie lentement développée ou d'une tendre camaraderie. Mais quels que soient son origine et son but, qu'il soit temporaire ou définitif, il aura le caractère de franchise et de dignité d'une association conclue entre des êtres libres et forts. Mari et femme se sentiront

indépendants de toute autorité divine ou humaine, unis sur une terre libre, sous un ciel libre de par leur propre volonté, en vertu du vœu de leur nature entière, sans autres serments que les ardentes effusions d'amour dont leur cœur débordera.

Mais un semblable avenir nous apparaît tel qu'une vision lointaine, une belle et consolatrice vision que nous cherchons à évoquer les jours où le présent nous décourage. Nous sommes quelques-uns, quelques hommes libres perdus dans la foule des esclaves. Le plus souvent nos idées ne trouvent point d'écho et nos paroles sont en vain jetées à des âmes que rien ne peut éveiller. Nous devons lutter dans un milieu où tout nous est adverse, contre la malveillance des uns et l'indifférence des autres. Nous devons lutter sans chercher de soutien ailleurs qu'en nous-mêmes, car ceux qui nous admirent n'ont point le courage de se joindre à nous. Lutte ardente que réclame le triomphe de toute conception nouvelle, lutte pleine de souffrances et de joies qui rend les cœurs indomptables. Quiconque croit à la vérité d'une idée doit s'efforcer de la mettre en pratique. Quiconque est convaincu que le mariage libre constitue une forme supérieure de mariage et souhaite qu'il se répande, doit contribuer à la propager, par son exemple, si la possibilité matérielle lui en est donnée;

sinon, du moins pas la parole, car nul ne peut être dispensé de proclamer les vérités qu'il reconnaît. Mais beaucoup reculent devant les conséquences d'un acte qui les mettrait en état de révolte ouverte contre la société et les ferait montrer au doigt par une foule de gens. Ils se disent que le mariage civil est une simple formalité qui ne les gênera guère et qui leur permettra d'éviter des désagréments sans fin : c'est la mollesse et la lâcheté qui parlent ainsi. Ces désagréments si redoutés sont souhaitables, non moins que le mépris des imbéciles : ils trempent les caractères, ils empêchent ceux qui les subissent de s'abandonner à une vie trop facile, ils les obligent à ouvrir les yeux et à se rendre compte des vices du milieu social. Le mariage libre est aujourd'hui un des meilleurs moyens d'éducation morale : en vous mariant librement, non seulement vous agissez en homme droit et fort, capable de faire prédominer sa volonté et vous acquérez par là de la confiance en vous-même ; mais vous épurez en quelque sorte toute l'atmosphère de votre vie : une sélection naturelle s'opère en effet dans le cercle de vos relations : tous ceux qui n'avaient point pour vous d'affection véritable, tous les gens à préjugés, tous les imbéciles, tous les gêneurs s'éloignent aussitôt de vous, quelques rares fidèles vous restent, mais ceux-ci ce sont les vrais amis, ce sont les hommes sincères et

entiers, ce sont les compréhensifs et les courageux, ce sont les vivants. En un moment vous avez distingué le bon grain du mauvais, mieux que vous ne l'auriez fait en dix ans dans les circonstances ordinaires. Le mariage libre n'eût-il même d'autres avantages, celui-là seul suffirait à le rendre enviable. Vivre entourés de l'amour de nos semblables et de la mésestime des sots, n'est-ce point là un grand bonheur et

«. . . . . le meilleur témoignage
« que nous puissions donner de notre dignité ? »

JACQUES MESNIL

BIBLIOTHÈQUE DES « TEMPS NOUVEAUX »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la question sociale préoccupe les esprits. Depuis les temps les plus reculés le spectacle de la douleur et de l'injustice éveille chez les penseurs le désir de voir s'établir entre les hommes des relations plus justes et plus fraternelles.

Il nous a paru nécessaire de recueillir et de publier des fragments d'auteurs divers, de tous les siècles et de tous les pays, montrant le travail continu des idées de liberté et de fraternité.

Nous ferons naturellement une large place à la littérature contemporaine, dans laquelle nous retrouvons, sous les dénominations modernes, deux principes en présence : celui des réformateurs et socialistes de différentes écoles qui proposent des améliorations partielles, s'appliquant à tel sujet ou à telle catégorie d'individus et préconisant des systèmes de transition, faisant une part à la contrainte ; le principe des anarchistes, conscients ou inconscients, qui, envisageant l'homme en général, constatent que le développement libre et normal de son être est impossible dans la société autoritaire actuelle, et luttent pour l'établissement de rapports sociaux fondés, non sur la routine, l'arbitraire ou la législation, mais sur les lois naturelles de la vie et les données de la science.

PUBLICATIONS

DE LA

BIBLIOTHÈQUE DES *TEMPS NOUVEAUX*

1. CHARLES-ALBERT. — *Aux Anarchistes qui s'ignorent* 0 05
2. PIERRE KROPOTKINE. — *L'Anarchie dans l'Evolution socialiste* 0 05
3. ELISÉE RECLUS. — *L'Evolution légale et l'Anarchie* 0 05
4. GEORGES ETIEVANT. — *Un Anarchiste devant les Tribunaux* 0 05
5. GEORGES EEKHOUD. — *Burch Mitsu* 0 05
6. PIERRE KROPOTKINE. — *L'inéritable Anarchie* . 05
7. LÉON TOLSTOÏ. — *La Guerre et le Service obligatoire* 0 05
8. M. NETTLAU. — *Bibliographie de l'Anarchie.* (préf. d'Elisée Reclus). 5 00
9. JACQUES MESNIL. — *Le Mouvement Anarchiste.* . 0 10
10. J. BURNS ET P. KROPOTKINE. — *La Grande Grève des Docks.* 0 10
11. ENRICO MALATESTA. — *Gesprek tusschen Twee Boerenarbeiders.* 0 10
12. CHARLES ALBERT. — *A M. Emile Zola* . . . 0 10
13. RICHARD WAGNER. — *L'Art et la Révolution* (trad. de Jacques Mesnil). 1 00
14. JOSEPH DEJACQUES. — *L'Humanisphère* . . . 1 00
15. E. MALATESTA. — *Un Peu de Théorie.* 0 10
16. W. TCHERKESOFF. — *Précurseurs de l'Internationale.* 1 00
17. W. C. MORROW. — *Le Prisonnier.* 0 10
18. FELIX VEZZANI. — *Alle madri d'Italia* . . . 0 10
19. LOUIS COMBES. — *Un Précurseur anarchiste* (Diogène) 0 10
20. ÉTIENNE DE LA BOETIE. — *La Servitude volontaire* (1548) 0 25
21. GEORGES ETIÉVANT. — *Deuxième Déclaration* . 0 10
22. JEAN RICHEPIN. — *Quelques vers.* 0 10
23. LÉON TOLSTOÏ. — *Un procès en Russie.* . . . 0 25
24. JACQUES MESNIL. — *Le mariage libre* . . . 0 25